

maison, conseilla-t-il en se préparant à sortir des massifs qui garnissaient ce côté de la propriété.

M. de Valnac fit quelques pas dans la direction indiquée, mais, après avoir jeté les yeux sur les deux croisées où, à pareil moment de la nuit, se montrait encore une lueur, il s'arrêta subitement à la pensée du rôle qu'il se disposait à jouer à l'égard de Mme d'Armangis.

En se présentant en plein jour pour surprendre sa sœur dans cette solitude qu'elle partageait avec un jeune homme, il pouvait bénévolement accepter l'explication quelconque qu'il plairait à Berthe de lui donner sur la présence d'Avril en cette maison. Mais, la nuit, dans ces ténèbres où s'abritait la coupable, venir mettre Mme d'Armangis dans l'impossibilité de nier ses adultères amours, était-ce bien le rôle d'un frère ?

— Eh bien ? Pourquoi hésitez-vous ? demanda Bourguignon qui était revenu sur ses pas en s'apercevant que le jeune homme ne l'avait pas suivi.

Franois étendit la main vers la maison :

— Tu vois cette fenêtre à droite ? dit-il.

— Oui... où il y a de la lumière. Après ?

— Là est une chambre à coucher.

— Après ? répéta encore le valet.

— Regarde maintenant l'autre fenêtre, dans l'angle de gauche.

— Elle est sombre, cette autre.

— C'est celle d'une seconde chambre à coucher... Me comprends-tu ?

— Ma foi ! pas beaucoup... ah ! si, si, je devine ! Parbleu ! oui, j'y suis !... et en plein encore. Vous me donnez à entendre que... que... que, par économie, on se contente d'une bougie pour deux.

A cette explication qui lui prouvait qu'il était deviné, de Valnac remua affirmativement la tête et ajouta :

— Je ne puis donc, moi, le frère, te suivre là-haut.

— Mais je vous ferai respectueusement observer qu'il n'y a pas qu'une seule chambre éclairée... il y en a deux.

— L'autre est un petit salon intermédiaire où une lumière aura sans doute été oubliée.

— Bien. Admettons cette lumière oubliée dans le salon. Mais de ce qu'une chambre à coucher est sombre pendant qu'une bougie brûle dans la seconde, est-ce qu'on ne peut pas conclure aussi que toutes deux sont habitées... seulement dans l'une on veille encore, tandis que dans l'autre on ronfle depuis longtemps.

Et, comme son regard venait de se tourner vers les fenêtres, Bourguignon s'écria tout à coup :

— Tenez, la meilleure preuve qu'on veille dans une chambre, regardez donc cette ombre chinoise qui se projette sur le rideau !... N'est-ce pas la silhouette d'un homme... et tout habillé ?

— C'est vrai ! fit de Valnac, les yeux fixés sur le rideau.

— C'est mon jeune homme... il songe maintenant à se coucher, après avoir sans doute lu jusqu'à cette heure au coin du feu.

Au moment même où le serviteur donnait cette explication, une autre ombre passa rapide sur le rideau, mais, pourtant, pas assez vite pour que les observateurs n'eussent le temps de reconnaître la silhouette d'une femme en toilette de nuit. Derrière elle, la première ombre parut s'élanquer à sa poursuite. Puis, immédiatement, à la fenêtre voisine, les deux ombres reparurent enlacées ; l'une, à peu près nue, se débattant entre les bras de l'autre.

De Valnac et Bourguignon venaient d'assister à la scène où Mme d'Armangis, à la vue de Paul qui arrivait à elle pour la saisir, avait, d'un bond hors du lit, échappé à son étrointe et s'était mise à fuir vers le petit salon.

Ce spectacle était tellement intelligible pour ceux qui l'épiaient du dehors que toute hésitation cessa en M. de Valnac qui, à la vue du danger que courait sa sœur, s'élança vers la maison pour lui porter secours.

— Pourvu que ce fou n'aille pas m'assommer mon jeune homme ! pensa le vieillard qui, se hâtant de suivre le comte, le rejoignit au moment où celui-ci, du seuil de la porte du salon, voyait la cravache d'Avril s'abattre sifflante sur le visage de Mme d'Armangis.

A l'apparition inattendue de son frère, Berthe ne songea d'abord qu'à la nudité en laquelle son dernier voile en lambeaux l'exposait aux regards de François. Sans prononcer un mot, elle s'élança vers sa chambre à coucher où elle s'enferma.

Une scène terrible allait éclater entre les deux hommes restés en présence, quand, tout à coup, le comte, qui s'élançait déjà sur Paul, s'arrêta cloué sur place, maîtrisant l'immense colère qui lui était montée au cerveau.

— Dans l'intérêt de Mme de Jozères, prenez garde ! venait de lui souffler Bourguignon.

De son côté, l'héritier avait bravement fait face à celui qu'il s'attendait à voir lui demander compte du brutal outrage que, sous ses yeux, avait subi sa sœur. Au feu qui brillait dans les yeux du comte, au tremblement qui secouait ce corps d'hercule, Avril sentit qu'un redoutable danger le menaçait, s'il ne quittait la place. Néanmoins, par vaillante bravade, il eût tenu tête à l'orage sans Bourguignon qui, en le tirant par le bras, lui murmura :

— Pas de bêtises, mon futur millionnaire.

L'amour avait dompté M. de Valnac ; la cupidité eut raison d'Avril, qui se laissa entraîner par le vieux domestique.

Il venait de disparaître quand, vêtue d'un peignoir, Berthe rentra dans le salon. Elle était calme... presque souriante. C'était à croire qu'elle n'avait été pour rien dans ce qui s'était passé.

— Où donc est M. Avril ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Il s'éloigne ! dit François au comble de la surprise que lui causait une pareille tranquillité.

Elle alla soulever le rideau de la fenêtre et, tant qu'elle put le voir, elle suivit des yeux le fugitif qui traversait le jardin. Alors, revenant à la cheminée, elle s'accouda sur le marbre devant la glace et, silencieuse, elle se mit à regarder le silon sanglant qui lui coupait le visage.

Entre M. de Valnac, qui s'indignait de rencontrer un aussi honteux sang froid chez sa sœur, et Mme d'Armangis qui, les yeux sur la glace, paraissait réfléchir, le silence se prolongea assez longtemps pour devenir pesant à l'un et à l'autre personnage.

Ce fut Berthe qui le rompit.

Elle se retourna, jouant avec la cravache que Paul avait rejetée sur la cheminée, et d'une voix sèche qui trahissait une sourde rancune contre son frère :

— Mon cher François, demanda-t-elle, pouvez-vous m'apprendre à quel hasard je dois, au milieu de la nuit, votre visite intempestive ?

A ce cynique mot qui lui prouvait que, loin de penser à s'excuser, elle avait la hardiesse de son impudique conduite, le comte baissa la tête et répondit tristement :